De la vie sociale du texte. L'intertexte comme facteur de la coopération interprétative

Text and social context: the crucial part played by intertext in the cooperative process of interpretation

Ioannis Kanellos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1973>

DOI : 10.4000/praxematique.1973

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 41-83

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Ioannis Kanellos, « De la vie sociale du texte. L'intertexte comme facteur de la coopération interprétative », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1973> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1973>

Ioannis KANELLOS*
ENST-Bretagne, (ioannis.kanellos@enst-bretagne.fr)

De la vie sociale du texte. L'intertexte comme facteur de la coopération interprétative

1. Introduction dialectique : de la problématique du texte à celle de l'intertexte

- De quoi est fait un texte ?
- Pardon ?
- Je vous demande : de quoi est fait un texte ?
- La question paraît simple, et plutôt naturelle. Et pourtant, en me la posant de manière si abrupte, vous réussissez à me surprendre. Laissez-moi un moment pour me ressaisir. C'est une question. Mais appelle-elle vraiment *une* réponse ?
- Vous voulez dire qu'on pourrait envisager *des* réponses...
- Par exemple. Ou aucune.
- En fait, vous avez raison. Car, contrairement aux apparences, il ne s'agit pas d'une question mais de plusieurs.
- Je ne voulais pas dire cela... Mais votre remarque s'accorde *a posteriori* parfaitement avec ma pensée. Du moins, si je vous ai bien compris...
- Peut-être. On ne le saura probablement jamais avec certitude. Je voulais vous dire, seulement, qu'en posant cette question, je souhaitais simplement déclencher un processus, somme toute dialectique. Un processus de génération non pas prioritairement ou nécessairement de réponses mais de questions. D'autres questions, impliquées ou dérivées bien sûr ; mais aussi des questions reliées à ma question de façon ex-

ploratoire voire « associative ». Et surtout, inciter, cette fois sous un rapport causal, des contre-questions, qui tâcheront, je l'espère du moins, d'éclaircir quelque chose du cadre de la question initiale. De quoi est fait un texte ?

— Ainsi, vous insistez. Mais pourquoi posez-vous cette question ? Pourquoi l'avoir choisie pour introduire votre propos ? Pourriez-vous, avant, me dire deux mots sur son éventuel rapport avec le titre, voire l'objectif de votre contribution ? Ou, mieux : quelle est sa place dans l'ensemble de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* ? Voir dans la dynamique théorique évoquée par les divers développements qu'on peut lire à travers ses pages ? D'ailleurs, pendant que nous posons ces questions, d'autres surgissent : votre question n'est pas sans établir un lien de similitude avec celles que l'on considère comme constitutives de toute théorie linguistique. Ne posons-nous pas, naguère, des questions sur ce qu'est une phrase, un mot, ou, en d'autres termes, l'unité pertinente d'une théorie linguistique du sens ? De toute façon, je présume que votre interrogation n'est pas dénuée de commentaires, n'est-ce pas ? Dans quel réseau d'idées s'insère-t-elle ? A quelle problématique locale et globale participe-t-elle ?

— Mais, cher ami, je n'ai pas voulu étaler, moi aussi, à ma manière, les abîmes de la complexité. Sans doute, il n'y a pas de question qui ne soit complexe, et la différence entre le simple et le complexe n'est autre qu'une différence de regard. Et d'intention. Elle est, finalement, non pas de l'objet mais du sujet.

— Pourtant... On ne saurait répondre si...

— Mais si ! Tentez au moins ! Je ne cherche pas le caractère de vérité de la réponse mais son impact sur un mode — le vôtre — de compréhension. Croyez-moi : je suis amené à poser (et avant, à me poser) cette question dans un cadre et dans un objectif précis sans me soucier d'emblée des conditions finales de recevabilité d'une réponse. Ni de la légitimation d'une question parmi celles qui sont convoquées par sa formulation, en faisant, en quelque sorte, avec elle, société.

— Soit. Mais la difficulté de donner une réponse satisfaisante à une telle question réside dans le fait que le prédicat « être fait de » n'offre pas, de façon directe — je veux dire, par le simple fait de sa réalisation

en langue — son mode d'être. Encore moins, il ne précise de façon univoque le cadre de la réponse attendue.

— C'est vrai. Je serai pertinemment d'accord avec vous. Car, je l'admets autant que vous, il ne recèle pas un seul projet de sens. Il éclate d'emblée devant nos yeux en engageant nombre de domaines. Sans qu'on n'y puisse faire la moindre action. Et surtout il engage nombre de pratiques...

— Par conséquent, il convoque une multitude de schémas de compréhension et donc de stratégies de régulation de la dynamique signifiante. Nous sommes toujours d'accord ?

— Certainement. Mais... Si je vous forçais, malgré tout, à une petite réponse... ?

— Alors, elle ne saurait être donnée autrement que par accoutumance ou inertie théorique. C'est ceci ou cela, parce que je préfère cette théorie à cette autre... Parce que je pense plutôt ceci que cela. Souvent même, sans trop savoir pourquoi. Un sentiment, parfois même un élément d'expérience, nous suffisent pour établir une préférence... Non ?

— C'est précisément ce que je cherche à faire valoir dans votre réponse. Cet élément d'expérience, somme toute subjective. Ce morceau de vie et de pratique qui sous-tend votre réponse ou votre question — plus que la réponse et la question mêmes. Nous verrons à la fin, j'espère ensemble, que cette « explosion » n'est qu'un aspect de plus du caractère « social » des unités qui ont du sens. Elle nous dit, à son niveau, et à sa manière, combien tout est tributaire de son groupe sémantique d'appartenance. Et de son groupe sémantique de référence.

— Au risque de vous fatiguer... Peut-être même de vous irriter... Quelle est précisément votre intention ? J'ose même vous demander : avez-vous *une seule* intention ? Je ne vous cache pas que la tournure que prend notre discussion me semble éloignée, très éloignée, même d'un projet modeste. J'attendais un échange aux vertus convergentes sur le thème du texte, au moins. Cependant, je constate qu'un sombre sentiment de divergence grandit en moi.

— Oh, excusez-moi. Cela ne peut tenir que de mon unique responsabilité. Je pensais être sincèrement modeste. Mais peut-être j'ignore la modestie de la sincérité. Permettez-moi une ultime tentative de répara-

tion : en posant cette question, je voulais simplement tracer un chemin pour poser une autre question, celle de l'intertexte.

— Mais pourquoi de cette manière ?

— Tout d'abord, parce que je ne voulais pas le faire tout seul...

— Mais vous êtes tout seul, cher ami... Peut-être parmi d'autres, mais définitivement seul.

— Suis-je vraiment seul ? Vraiment ? Comme, par exemple, un texte qui se suffirait en se racontant ? Laissez moi, au moins, vivre mon illusion, comme un commerce réel fait de libres compréhensions. Jamais fini, peut-être toujours à refaire, mais sans cesse finissant... Et actif.

— Je vous écoute.

— Je continue. Puis, parce que j'ai le sentiment que poser la question de l'intertexte, c'est, avant tout et de manière privilégiée, poser la question du texte. Non pas parce que, trivialement, « intertexte » contient « texte », mais parce que, simplement, il n'y a pas de texte sans intertexte, ni d'intertexte sans texte. Le couple texte / intertexte me paraît indissociable, du moins sous une vision particulière (devrais-je dire « sensibilité » ?) dont il m'importe de relater succinctement l'histoire dans l'espoir de mieux négocier avec mes intentions. Vous permettez ?

— Continuez, s'il vous plaît. Comme si je n'existais pas.

— Il me semble donc que la préséance prétendue du texte dévoile le manque d'une tradition critique concernant l'intertexte, auquel nous devons nous conformer en acceptant, précisément, que la constitution du couple texte / intertexte commence toujours en posant le texte. En effet, poser une telle question, même de la manière la plus légère, finit systématiquement par devenir une affaire aux conséquences théoriques et pratiques lourdes — sinon graves. Elle déborde même, dans nos sociétés savantes, vers l'interpersonnel et devient souvent source de passions, parfois même de traumatismes. On n'a pas encore fait l'histoire psychanalytique des ressources de la science, mais ce n'est pas mon propos. Ici, je m'intéresse plutôt aux droits d'aînesse entre texte et intertexte.

C'est une question qui débouche tout d'abord sur plusieurs positions qui concernent, bien entendu, la linguistique en tant que science

(toujours recherchée, à vrai dire, et toujours à la recherche de son identité et de sa position épistémologique). Mais elle engage surtout, et inévitablement, et à tous les niveaux, le thème du sens, central dans tout style de fabrication théorique, en particulier linguistique. Mais pas de n'importe quelle manière : le sens envisagé cette fois du point de vue de sa généalogie et de sa filiation, notamment culturelle, ainsi que du point de vue des modalités de sa constitution et des conditions de sa réception. Vous me suivez, j'espère. Je peux continuer ?

— ...

— Considérez, je vous prie, ce bref discours comme une tentative improvisée, à caractère seulement inaugural. Il m'était cependant indispensable. Car je sens qu'il m'est désormais moins risqué de tenter de clarifier mes intentions : c'est vrai, je comptais discuter le concept d'intertexte, mais pas généralement. Je visais seulement les formes modestes que peut revêtir la pratique philologique. Cependant, je pensais montrer aussi que la pratique philologique n'a rien de mystérieux. Elle correspond seulement à un type d'exigence qu'on dépose au sein de la coopération interprétative. Par conséquent, elle concerne aussi des situations réputées non philologiques, empruntées à des pratiques usuelles.

C'est avec cette idée en tête que j'ai pensé vous entraîner directement sur le texte. Tout le monde a une pratique des textes, sans être nécessairement philologue. Cependant, même s'il est naturel, cet élément textuel, comme élément possible d'une science de la langue, a été longtemps négligé... Et même, pour certaines écoles, définitivement écarté. En tout cas, il a été systématiquement minimisé (encore plus depuis le divorce notoire entre littérature et linguistique)¹. Certes, on peut comprendre les raisons tant historiques qu'épistémologiques, tant techniques que socio-économiques. L'esprit scientifique, dirions-nous en résumant les causes, procède plus volontairement des parties au tout : il n'est pas facile de concevoir une théorie sémantique qui se fonde, non pas sur des éléments inférieurs à la phrase ou au mot, mais directement sur le texte, même si le but de tout théoricien et de tout

¹ F. Rastier, dans les introductions de ses ouvrages de 1987 et de 1989, en propose de lumineuses critiques.

praticien, avoué ou non, reste pertinemment le texte ou le discours, suivant les traditions².

La mesure de cette difficulté doit cependant être qualifiée et évaluée : ce qui semble difficile, probablement impossible à réaliser, c'est le pendant opératoire et résolument productif d'une théorie. Dans le cas du texte il consisterait à appliquer avec minutie et rigueur une grille de type logico-déductif au texte pour lui exiger du sens — peut-être même *tout* son sens. Le parcours de cette conception semble simple à suivre. Il repose sur l'idée que le sens est structure. Mais la structure est une donnée définissable et mesurable au-dessus des ces mêmes unités qu'on a choisies pour en faire le tissu sémantique de base. La raison en est également simple. Il est sans doute plus aisé de raisonner sur des éléments isolables formellement et possédant tous les attributs que requiert le calcul, notamment la définissabilité finie, l'univocité transformationnelle et l'irréductibilité formelle. Pris ensemble, ces attributs dévoilent une forme d'objectivité par excellence logique. Dans le champ proprement linguistique, la domination logique s'est exprimée sous la devise du « tout syntaxique ».

Ce dernier argument se double, me semble-t-il, d'un argument historique : on a longtemps et excessivement cru au calcul et à ses promesses, sans pour autant en maîtriser la nature et en connaître les limitations. Tout comme pour l'homme, la science (la science en général, la linguistique en particulier) est aussi son histoire.

Toujours est-il que le texte, par son caractère sémantiquement ouvert sinon abstrait, n'avait aucune chance pour remplir le cahier de charges réclamé par la syntaxe, et ses modes reconnus de validation. Il ne saurait ainsi fournir de réelles garanties à la requête formelle.

Je suis conscient qu'à la lueur de mes dernières remarques, ma toute première question, sur ce qui fait un texte, pourrait apparaître à ce point comme un piège. Car, tout en le récusant à demi-mots, j'ai adopté le même mouvement, et même à deux niveaux : j'ai tout d'abord cherché à atteindre la question « Qu'est-ce qu'un texte ? » par la question « De

² On se souviendra que, déjà, Z.S. Harris dans ses *Structures mathématiques du langage*, *passim*, (Dunod, 1971 pour la traduction française), qui relevaient cependant d'un tout autre cadre, reconnaissait aussi comme seul horizon celui du discours.

quoi est fait un texte ? ». Puis, j'ai espéré transposer mes plus-values, toujours de manière compositionnelle, au niveau de l'intertexte. Mais, je me permets de le répéter, j'ai procédé ainsi par simple souci dialectique, et désormais pédagogique... Puisque vous avez voulu votre présence comme une absence, cher ami... Précisément pour bien marquer ma différence, sinon mon opposition. Je peux maintenant vous ouvrir toutes mes cartes : ma question, résumée, visait à amener à discuter du texte plutôt comme la variance d'une qualité que comme un caractère compositionnel objectif. Et réfléchir sur l'intertexte seulement après. Mais toujours dans le même esprit.

D'un point de vue calculatoire, donc logique³, un texte est fait de phrases. De mots aussi, ou de lexèmes, voire de morphèmes, si l'on veut renforcer l'exigence sur la substance présumée élémentaire du sens. Et, bien sûr, de tout ce qui fait les phrases et les mots, notamment des règles, si l'on ne souhaite pas sous-estimer l'importance de l'élément structurel. L'évidence d'une telle affirmation a la force d'une vérité posée, tranquille, presque de type « théorématique ». Rapportée à l'intertexte, par une confortable transitivité, cette même vision logique s'imposerait avec le même régime d'évidence. Un intertexte, après tout, pour l'opinion commune du moins, n'est qu'un ensemble de textes. Structurés sans doute. Mais avant tout, un ensemble de textes.

Certes, tant pour le texte que pour l'intertexte, on a beau établir nos entités, on aura toujours besoin d'un ensemble de paramètres, qu'on qualifie diversement de pragmatiques, énonciatifs ou plus vaguement contextuels — la terminologie varie et les limites des entités couvertes ne sont pas précises, encore moins stabilisées. Mais peu importe : on saura dans tous les cas les sortir rapidement et définitivement *de la théorie*, de toute théorie, puisque non théorisables, pour, bien entendu, les appeler au moment voulu, *dans la pratique*. C'est peut-être frustrant, mais une pratique généralisée devient norme, et ne peut être tenue *a priori* pour fautive. J'y reviendrai tout à l'heure.

En sémantique cependant (comme partout d'ailleurs), l'évidence est le visage le plus opaque de la dissimulation, dans la mesure où elle ne

³ En effet, il est possible de montrer que « calculer » et « prouver » sont deux termes synonymes. Cf., en particulier, A. Turing, P.Y. Girard, *La machine de Turing*, Seuil, 1995.

porte ni ne supporte le doute. On observera tout d'abord que l'intertexte ne devient ensemble structuré de textes que *parce que* le texte est *déjà* ensemble structuré de mots et de phrases, etc. Le transfert de la conception compositionnelle repose, en fait, sur le transfert d'un double rapport de génération et de causalité (c'est le texte qui fait l'intertexte, comme l'élément fait l'ensemble). Cette vision, qui se veut définition, est déjà une position, forte et même obsessionnelle, et dont le trait le plus marquant semble être la mise en valeur d'une objectivité qu'il importe d'interroger un moment.

Le texte, bien entendu, n'est ni apparence ni donnée préexistante. Il est un élément d'une expérience de laquelle il hérite une extériorité constitutive de son objectivité. Je parle ainsi en me souvenant de la remarque fort simple mais pénétrante de P. Ricœur, concernant la véritable dimension linguistique du texte. Elle avait naguère beaucoup occupé mon esprit et habité mes insomnies. Un texte, écrivait-il, appartient à une dimension linguistique qui semble plus que simplement logique dans la mesure où il fait partie d'un espace plus vaste peuplé de phénomènes de sens. Le texte est un objet qui se constitue typiquement autour de deux pôles — celui de l'écriture et celui de la lecture — pôles qui ne peuvent exister comme tels suivant le régime seul d'un objet-sens, mais aussi, et surtout, suivant celui d'une expérience « qui se fait toujours à l'intérieur d'une communauté, d'une tradition, ou d'un courant de pensée vivante, qui développent des présupposés et des exigences »⁴.

Dans tous les cas, et encore plus du point de vue de sa réception, le texte pose donc, comme primat, l'existence d'un sujet qui le perçoit, agit sur lui, essentiellement en le lisant, *i.e.* en s'efforçant de le comprendre, en le structurant, éventuellement en le restructurant, parfois même en le déstructurant, pour l'utiliser à ses propres fins. Clairement, ses fins peuvent se révéler variables, se renouveler, voire se contredire, et, face aux besoins d'objectivation rationnelle, elles seront toujours à établir. Dans tous les cas, la lecture ne sera au fond qu'une réécriture du texte. Cette extériorité constitutive du texte ne peut être livrée adéquatement dans une saisie immédiate de ce qu'il porte, disons son sens, mais nécessite toujours une saisie globale sinon totale. Elle peut sans

⁴ P. Ricœur, *Le conflit des interprétations*, Seuil, 1969, p. 7.

doute faire l'objet d'une entreprise logique, en devenant quantité et mesure, mais alors seulement après.

Mais un texte ne se définit pas, ne se constitue pas seulement : il se révèle aussi. Il se révèle surtout dans et par le comportement qui lui est réservé. Il est douteux si un texte qui n'est pas fait pour être lu est vraiment un texte. C'est précisément ce comportement qui ajuste sa place et son rôle dans l'espace d'une sémosis illimitée qui circonscrit (et même fait) le monde humain. Il le situe à l'intérieur d'une pratique humaine particulière et d'une intention subjective déterminée.

Car toute sémosis est *praxis*. Et une praxis s'engendre, se précise et se développe dans la continuité d'un comportement. Nous touchons déjà à la nature profonde de l'intertexte, comme forme exploitable de ce comportement.

Ainsi, ne peut-on parler d'objectivité formelle du texte (et à sa suite, de l'intertexte) qu'une fois qu'on a accepté d'épurer drastiquement la nature textuelle d'un ensemble de qualités, qui font cependant partie de sa pratique quotidienne, disons « typique ». Mais ce faisant, ce qui restera comme modèle de texte, ne correspondra plus à notre expérience ordinaire. Il ne s'agira plus d'une objectivité première, mais d'une objectivité déduite, pour cadrer en particulier avec un type d'épistémologie qui emprunte nombre de ses critères de validation à la notion de calcul. Une objectivité, donc, conforme à un système de pensée et de normes bien particulier. Mais aussi confortable pour ce même système.

Une telle rationalisation, toute tracée sur un patron calculatoire, évince du texte le statut d'objet de notre vécu. Il s'ensuit un modèle de texte qui ne fait plus partie de notre expérience ordinaire, et n'hérite plus de cet élément vital qui fait de lui autre chose que la sommation d'items élémentaires de type formel.

Cette rapide critique sur l'objectivité du texte (et, à sa suite, de l'intertexte) était sans prétention. Peut-être même sans parti pris. En particulier elle n'avait pas l'intention ni d'être ni même de paraître comme seulement négative. Le texte (et à sa suite l'intertexte) comme sommation formelle est également un vrai texte (et un vrai intertexte).

Simplement, il correspond alors à une pratique textuelle différente⁵, et hérite par conséquent de dispositions définitoires spécifiques, en adéquation avec les exigences de l'expérience au sein de laquelle il se situe. Ces dernières ne sont ni meilleures ni pires que d'autres : elles sont simplement nécessaires. Elles cherchent seulement à être en adéquation avec les réquisits de l'intention pratique qui les sous-tend.

En premier abord, donc, la question de la comparaison entre modèles de texte (et d'intertexte), et l'axiologie qu'elle appelle, ne surgit que lorsqu'on peut établir qu'il y a intersection de pratiques. Souvent elle opère à l'intérieur d'une pratique dominante, voire (plus) complexe. Ou lorsqu'elle suppose une vision non empirique du texte (ou de l'intertexte), sorte d'idéalisation à laquelle on reconnaît toutes les qualités virtuellement envisageables en traitant avec un texte (ou un intertexte). Implicitement, donc, elle suppose une sorte d'inventaire des usages et des expériences constatés, des habitudes ou des traditions constituées, des modes développés ou des procédés utilisés, des actions convoquées, bref, des pratiques associées, voire associables à un texte (ou un intertexte). En deux mots, des vécus au sein desquels il se justifie *naturellement* une place. Or, il n'y a texte et intertexte que par rapport à *une* pratique, *spécifique*. Et une intention déterminée, qui manifeste (et dont témoigne) un lecteur. En se mettant d'accord sur cette idée, on admettra qu'il n'y a texte et intertexte que par rapport à des pratiques répertoriées, en tout cas attestables⁶.

Je résumerai les remarques précédentes en disant que le texte est à la fois, et nécessairement, un et multiple. « Un » non pas au sens où tout est un dans l'incidence de son individualité, une occurrence ou une utilisation singulières, mais « un » au sens de cette caractéristique de la

⁵ Par exemple, celle de la conservation ou de la transmission à travers un canal de communication particulier ; ou celle de la conservation ou de la consultation rapide sur la base d'attributs formels de ses items.

⁶ Ainsi, ne doit-on pas être étonné devant l'équivoque qui est de règle quant aux concepts de texte et d'intertexte. Une équivoque qui contamine le débat entre théories qui se construisent autour de ces concepts. Dans tous les cas, l'erreur consistera à comparer textes et visions de texte, intertextes et visions d'intertexte, sans position explicite sur les spécificités définitoires que leur confèrent leur mode d'utilisation, leur tradition critique, et, bien sûr, leurs techniques. En deux mots, leurs raisons causales et leurs raisons efficientes.

quantité, qui lui confère une désirable immuabilité par rapport aux conditions de son apparition effective.

En effet, le texte, en tant que donnée physique et logique, est un. Ce texte que vous lisez, *l'Odyssée* ou *la Nouvelle Héloïse*, l'ordonnance du médecin que vous apportez cet après-midi au pharmacien, le courrier électronique que vous venez de recevoir, le tract syndical sur les 35 heures, ou la petite annonce que vous avez préparée pour la presse gratuite locale, indépendamment de leur réalisation logique et physique, sont des données uniques et présentent une résistance identitaire à la répétition de leur apparition.

Mais, en tant que *qualité*, tout texte est multiple. Je veux dire, en tant qu'image d'une pratique et d'une intention, commandées par un sujet⁷, qu'elles révèlent d'ailleurs rétrospectivement, le texte n'est jamais un. L'intervention du sujet dans la constitution de la nature textuelle n'est pas une impureté mais un trait essentiel qui établit les marques d'une épistémologie propre aux sciences humaines. Le seul moyen, probablement, pour insuffler un élément de vie humaine, de praxis, de forme en acte, dans la procédure de constitution de l'objet scientifique que nous cherchons à nous approprier. Une épistémologie qui accepterait, enfin, la notion de vécu comme élément sinon définitoire au moins constitutif de ses entités.

Plus dans l'intention d'une remise en mémoire que d'un exposé suivi et argumenté, j'ai ici envie de synthétiser les conséquences d'une vision qualitative de la notion de textualité en quelques points ; j'en aurai besoin pour parler de l'intertextualité immédiatement après :

- i) Opposition au modèle de la communication hérité de la théorie du signal. Résolument et uniquement quantitatif, ce modèle articule ses catégories sur l'hypothèse d'une unicité de sens et la possibilité — même si elle est difficilement réalisable, encore moins contrôlable — d'une rencontre à l'identité entre l'instance productive du sens (disons, l'auteur) et l'instance réceptive (son lecteur). En d'autres mots, cette opposition libère la compétence de l'émetteur et celle du récepteur d'un lien de dépendance nécessaire et direct.

⁷ Parfois même par un groupe social identifié.

- ii) Remise en scène du lecteur et restauration de son rôle dans la chaîne de production du sens. Pour ce qui concerne la compréhension, champ privilégié de mon développement ici, il y a également primauté de ce rôle dans la pièce d'ensemble. Cette « investiture » contribue grandement à la formation du caractère sémantiquement ouvert du texte.
- iii) L'inversion du rapport « naturel », disons plutôt « habituel », entre constituant et constitué, par l'appropriation du principe herméneutique de la détermination du local par le global : le sens, dans toutes ses réalisations locales, en particulier lorsqu'il est visé comme sens des unités qui font un texte de manière compositionnelle, est contraint par une donnée sémantiquement globale, le texte entier ou une portion plus ou moins massive du texte. Cette portion continue à être texte, dans la mesure où une qualité n'est pas divisible. Ce dernier s'étend sur tous les niveaux de structuration du texte.

La correcte formulation du problème de l'étude du texte en tant que forme inaugurale d'une théorie du sens est un problème qui se profile derrière ses manifestations en tant qu'un ou en tant que multiple. Il n'est pas son exclusivité, mais il apparaît de manière plus remarquable dans le cadre de la textualité. Il s'agit de comprendre deux choses : premièrement, comment le texte peut-il se prêter à une interprétation, libre et renouvelable à volonté, de la part de ses lecteurs potentiels, dont il ne peut prendre en compte, dans le meilleur des cas, qu'un modèle, celui que construit, plus ou moins vaguement, son auteur au moment où il adresse son texte, et parfois pour anticiper, d'une certaine manière, sur une compétence interprétative ; deuxièmement, comment le texte peut-il présenter, en même temps, des traits qui, non seulement provoquent, voire stimulent ses interprétations, mais aussi règlent leur structure, norment leur dynamique, et parfois même arrivent à légiférer sur le système axiologique qui les cadre.

Dans les deux cas, il m'a toujours semblé que la réponse ne pouvait être contenue de manière satisfaisante dans le texte seul. Et qu'il fallait sortir du texte singulier, sans pour autant abandonner la textualité, pour puiser dans une société de textes qui est tributaire de son identité sémantique.

Je viens ainsi de justifier mon obsession de n'aborder mon sujet central, l'intertexte, qu'indirectement, à travers le texte. Il me fallait de toute façon le texte et à travers lui la sensibilité à une vision textuelle de

la sémantique. Justement, pour faire mieux sentir tant la nécessité que les limites d'un texte seul. Je peux vous prendre par la main, cher ami, et reprendre, avec vous, sans grande difficulté, tout ce que je viens de dire pour le texte-qualité, dans le cas de l'intertexte.

Ainsi, tous les aspects des trois points précédents qui concernent le texte peuvent-ils également se voir rapportés à l'intertexte sans trop de difficulté. Mais l'élément pivot est toujours celui du vécu. Au fond, j'ai abordé le texte de manière à conduire le regard naturellement sur l'intertexte.

En effet, si un vécu ne peut se comprendre sans vécus — qu'ils concernent un seul individu ou qu'ils soient partagés par une collectivité — si l'élément vital réclamé dans un texte ne peut se comprendre sans une vie, qui, en tant que telle, appelle d'autres vies, si un homme est toujours hommes, et une expérience toujours expériences, si une praxis est toujours plurielle, un texte ne saurait non plus se comprendre *sans* textes. D'une certaine façon, l'intertexte est l'esquisse du caractère intrinsèquement social d'un texte. Elaboré souvent comme hypothèse, parfois même pris comme certitude, l'intertexte devient toujours une nécessité, au sein d'un projet de compréhension. Il n'est pas rare, même, qu'il l'anime.

Pour tout texte, il n'y aurait donc pas *un* intertexte mais *plusieurs* intertextes, chacun correspondant à une intention de compréhension placée au sein d'une pratique, élue comme cadre au moment de la lecture par le lecteur, et homologuant les catégories de pensée en vigueur dans cette même pratique. Plus même : chaque intertexte fournit les fondations d'un mode mais aussi d'une possibilité de compréhension.

On parlait autrefois — mais on en parle toujours — de « mondes possibles ». De ces entités séduisantes, importées dans la sémantique des logiques intentionnelles ou modales⁸ qui visaient à capter ou peut-être seulement à expliquer de manière logique quelque chose de l'extériorité dérangeante du sens. On y déposait parfois la raison séminale des humeurs variables du sens. Affectée par une subordination nécessaire à un monde possible, toute entité linguistique livrerait le secret

⁸ Cf. par exemple, Thomason R.H. (ed.), *Formal Philosophy. Selected papers of R. Montague*, New Haven, 1979, ou R. Martin, *Pour une logique du sens*, PUF, 1983, *passim*, sur un mode plus proprement linguistique.

formel de ses changements sémantiques en tant que type d'inflexion exercée par le monde dans lequel elle serait placée. Un intertexte serait, en quelque sorte, un monde possible pour un texte. A cette différence près : qu'il fixerait le possible sur un mode seulement interprétatif.

C'est cette dernière idée que je voulais faire engendrer par notre discussion. Pour rendre son introduction « naturelle », *i.e.* raisonnée, afin de préparer ce qui constitue ma deuxième visée : la tentative de saisie de quelques variétés qualitatives de la notion d'intertexte, toujours en rapport avec une vision textuelle de la sémantique, et toujours conforme au cadre de la pratique philologique. Mais vous m'avez condamné au monologue, cher ami. Et je dois désormais l'assumer.

Loin de préconiser une approche par la négative, je dois immédiatement réfuter trois thèses.

2. Ce que l'intertexte n'est pas

2.1. L'intertexte n'est pas le visage textuel du contexte

Le texte est donc une donnée globale à pouvoir déterminant (*cf.* le point (iii) ci-dessus). Précisément, par son cachet essentiel d'entité sémantique globale, le texte semblerait être susceptible d'internaliser, (je veux dire, d'exprimer à son niveau et par les moyens dont il dispose sur le plan de l'expression), des déterminations révélant des traits contextuels. Du moins dans une certaine mesure. Si cette hypothèse recèle quelque chose de vrai⁹, il serait légitime de penser que l'intertexte, dont la mesure quantitative et la variabilité formelle sont laissées ouvertes, pourrait faire mieux. On est même vite tenté de demander le maximum : peut-on internaliser, au moyen de l'intertexte, tous les paramètres contextuels sous forme, précisément, textuelle ? Autrement dit, est-il possible de concevoir l'intertexte comme un modèle textuel général du contexte ?

La réponse est négative. Explicitement : l'intertexte n'est pas une forme de rationalisation ou de formalisation du contexte en général, je veux dire, l'intertexte ne peut généralement être pris comme un modèle

⁹ Ce qui ne devrait pas surprendre dans la mesure où le contexte peut être vu comme une figure totale du possible et l'intertexte comme un monde interprétatif possible.

du contexte. Même pas comme un dispositif complet de rationalisation du sens en contexte.

Sans doute, l'intertexte peut-il aussi être vu et utilisé comme une mécanique visant cette information qui rend (peut-être pas le sens mais) une acception recevable. De ce point de vue, l'intertexte ne se distinguerait guère de ces procédés systématiques auxquels on a toujours recours en analyse linguistique pour établir un raisonnement de nature sémantique. On le sait, *in fine*, tout argument empirique est soutenu par le mystère d'un encore plus mystérieux contexte (aux vertus décisionnelles remarquablement éprouvées). Les expressions « Cela dépend du contexte » ou « C'est le contexte qui décide » appartiennent de toute évidence à la même famille paraphrastique pour un linguiste empiriste. En réalité, par le recours à ce type d'expressions, on exprime deux choses : premièrement, que le contexte est nécessaire, voire omniprésent, non pas de fait, mais sous un rapport constitutif des théories sémantiques. Notamment, dans le champ de la linguistique lexicale. Deuxièmement, que le contexte ne peut en aucun cas être internalisé, *i.e.* exprimé à l'intérieur de la théorie même et prendre, par conséquent, le statut d'un authentique objet scientifique (définissable, ostensible, peut-être, mais surtout réfutable). S'il n'est pas élégant voire légitime d'abandonner la théorie, il devient cependant nécessaire de sortir momentanément d'elle, pour consigner l'existence d'un contexte adéquat, et accomplir ainsi la démonstration¹⁰.

¹⁰ On pourrait rajouter une troisième remarque : que le contexte, en réalité, est autant arrangeant que dérangeant pour une théorie (linguistique ou non, d'ailleurs). Il peut faire l'instance, voire l'autorité ultime d'un argument de cohérence adressé à la théorie même. Il clôture souvent une décision sémantique. Mais il peut aussi fonder, toujours par le même régime d'indécidabilité qui le constitue en tant que tel, toute forme d'objection. Il m'est arrivé d'entendre de la bouche d'un linguiste que je respecte beaucoup, à la fin de son propre exposé, un linguiste sans doute loyal, qu'il aurait pu nous prouver, en réalité, le contraire de ce qu'il venait de nous prouver, tant les choses deviennent parfois incertaines par le bal des contextes que nous choisissons pour bâtir nos arguments. J'en ai aussi entendu un autre, tout aussi respectable, dire que le contexte, sous une forme textuelle, était ce qu'il lui fallait pour être sérieux (*sic*) en analyse linguistique du sens, mais qu'il ne savait pas trop comment s'y prendre avec une entité à la fois aussi première et aussi complexe que le texte. Il a ainsi préféré tracer sa carrière sur des choses, certes modestes, probablement incertaines et remplies du risque de la péremption, voire de la

L'intertexte serait ainsi une occasion remarquable pour s'approprier une autre image, probablement plus maniable, pour dire et aussi, dans une certaine mesure, manipuler du contexte. Après tout, on peut comprendre l'intertexte comme une collection de textes portant toute l'information nécessaire pour décider du sens, et bien sûr, le cas échéant, faire face à la figure de l'hydre aux multiples têtes sémantiques à laquelle se reconnaît toute entité sémantique — ou presque. Il n'y aurait donc que différence de forme, induite par une différence de structure logique entre texte et intertexte. Suivant une convenable abstraction, peu coûteuse en général, on pourrait même assimiler texte et intertexte *i.e.* comprendre l'intertexte comme un texte. Il suffirait pour cela de nous fonder, par exemple, sur l'argument de l'identité entre stratégies de lecture déployées pour l'un et pour l'autre. Ou sur la vision de l'intertexte comme un « grand texte », dont les sections seraient les textes le constituant. De ce point de vue donc, l'intertexte offrirait une chance pour libérer nos théories en réduisant l'arbitraire de l'intrusion pragmatique dans nos conclusions.

Cette vision attrayante n'a en réalité rien de malsain. Rien de mystérieux non plus. Depuis plus d'une dizaine d'années on s'agite activement, pas toujours avec raison d'ailleurs, autour de la notion de contexte qu'on souhaiterait, par un argument écourté, enfin manipulable. C'est-à-dire, objet, entité avec l'objectivité du « toujours un ». Et, si possible, objet aussi maniable qu'une entité syntaxique.

L'intertexte viendrait ainsi se ranger dans une telle mouvance, dont on ne manquera pas de signaler la contamination par l'espoir déposé naguère dans les sciences cognitives (qui ne se décident toujours pas à vieillir), et longtemps porté sur les épaules de l'intelligence artificielle. Les temps sont révolus. Nous avons certes changé d'opinion, mais avons-nous changé d'attitude¹¹ ? J'ajouterai seulement qu'une telle conception¹² n'est compréhensible que dans une pratique particulière, à

contradiction... Mais il fallait faire quand-même de la linguistique. Enfin, une certaine linguistique.

¹¹ Cf. F. Rastier, *Sémantique et Recherches Cognitives*, PUF, 1991 pour une critique de ces idées du point de vue de la textualité. Voir aussi, F. Rastier, 1995.

¹² Qui, à mon sens, n'a aucune chance d'aboutir, mais pour des raisons qui trouvent leurs racines dans la théorie de la Complexité Calculatoire (*cf.*, par exemple, J.P.

l'intérieur de laquelle l'on nous demandera constamment de remplacer « sens » par « information » et où, bien entendu, tout pourra recevoir, sinon une forme intégralement rationnelle, du moins, une forme rationnelle qui lui serait équivalente, toujours dans un impératif de calcul.

Sans doute, l'approche logique ou syntaxique permet de rationaliser certains rapports et formes sémantiques. Elle octroie même, à une science exaltée par l'exactitude, certaines normes et droits de formation. Mais elle n'épuise pas les phénomènes. L'intertexte fait sans doute mieux, cependant, il n'est pas tout puissant devant une exigence globale de « rendre » le sens. Non pas parce que la vérité dépassera toujours la prouvabilité¹³. Non pas, non plus, parce que le sens restera toujours une affaire fort complexe. Mais parce le sens est fondamentalement *indécidable*. Il s'annonce de l'intérieur mais se précise de l'extérieur. Et cet extérieur sera toujours plus grand que le plus grand des intertextes¹⁴.

2.2. L'intertexte n'est pas une encyclopédie

En général, on entend par « encyclopédie » un système massif fonctionnant comme dépôt raisonné du savoir et de l'expérience humaine, partagée ou partageable. L'encyclopédie s'apparente à une sorte de catalogue des acquisitions de l'esprit humain, organisé suivant un principe de commodité. Retenons cependant d'un tel édifice moins sa structure, et plutôt son caractère de système extensif. Une encyclopédie est souvent une image de l'ambition (toujours inaccomplie mais toujours opérationnelle) d'épuiser les connaissances humaines. Mais elle a aussi une vocation d'instruction. Elle se pose comme œuvre d'une collectivité et demande une échelle temporelle étendue pour se mettre en place.

Barthélemy G. Cohen, A. Lobstein, *Algorithmic Complexity*, UCL Press, 1996) et ma profonde conviction qu'il n'y a pas (et qu'il n'y aura jamais) de science du contexte.

¹³ Se souvient-on parfois du théorème d'incomplétude de Gödel ? ou de sa « traduction », dans le monde des machines, comme « problème d'arrêt d'une machine » ? Les linguistes ignorent souvent qu'à côté des néophytes des sciences « dures » à la foi illimitée, il y en a également d'autres qui ont su réfléchir sur les limites mêmes de l'approche « dure ». Et qui ont appris à être modestes.

¹⁴ C'est d'ailleurs une des raisons majeures pour laquelle je récusais, tout à l'heure, en suivant en ceci l'enseignement de nos ancêtres, Platon et Aristote les premiers, la possibilité d'une science du contexte.

Un tel système pourrait naturellement apparaître comme un intertexte, voire *l'intertexte global* convenable pour toute tentative de compréhension.

Cependant, contrairement à un texte, on ne lit pas une encyclopédie. On la consulte. Parfois pour comprendre, mais le plus souvent pour apprendre. Certes, l'apprentissage contribue toujours à la compréhension, mais ne correspond pas toujours au même projet. L'essence d'un intertexte n'est pas l'essence d'un système d'organisation du savoir humain. Mais celle de la contribution à une interprétation. Contrairement à l'encyclopédie, qui est « un être qui ne meurt point », suivant la formule de Diderot, un capital répertorié de l'humanité, et un « ouvrage des siècles », l'intertexte est d'une nature tout opportuniste, et souvent éphémère. Il est toujours constitué *à propos*, et sa péremption, inscrite dès le moment de sa mise en place, fait partie de sa vie. Il naît pour mourir, mais attend de vivre pleinement. Sa fonction est celle de l'accompagnement dans un épisode de compréhension.

Une encyclopédie ne peut constituer un intertexte que métaphoriquement. Ou trivialement. Elle serait ainsi une des deux formes triviales de l'intertexte (la première étant le vide), tout simplement parce que disposer de toute l'information, c'est n'avoir pas d'information. Parce que stocker et systématiser les connaissances n'est pas connaître ; parce que, être informé et pouvoir accéder aux connaissances, peut-être une condition nécessaire pour la compréhension, mais pas une condition suffisante : l'intertexte n'est pas une forme d'encyclopédie, dans la mesure où il suppose un choix, un espace privilégié dimensionné à l'échelle d'un homme singulier et réel. Un tel choix est en dernier ressort une proposition de mesure. Il définit moins une chose qu'il ne révèle un aspect, toujours signifiant, d'une intention. Il pose un lieu où assimilations et oppositions peuvent se réaliser et requérir du sens.

L'encyclopédie est un horizon, léguée par l'homme en général à un homme particulier. L'intertexte, une maison. La première est une structure toujours en progression cumulative. L'intertexte, au contraire, est un faisceau de liens interprétatifs dont le régime de validation est la ponctualité. L'encyclopédie tend, en effet, à s'ouvrir sans cesse. L'intertexte, visant entre autres, à limiter l'arbitraire en matière d'inter-

prétation, a plutôt une tendance à se restreindre. Tout les oppose, donc. La quantité bien sûr, tout d'abord. L'attitude associée ensuite. La signature de l'humain qu'ils portent enfin : l'homme générique de la première cède sa place à un sujet au second. L'encyclopédie correspond à une œuvre, un projet prospectif qui opère sur les connaissances — éventuellement en les définissant par sa manière de faire. L'intertexte, à un art, qui débouche, à terme, sur cette valeur supplémentaire qu'apporte le métier. Il suppose le travail du texte, dont il cherche à réhumaniser, de manière rétrospective, le labeur, comme labeur d'un sujet, et à faire l'être même de sa compréhension.

2.3. L'intertexte ne s'identifie pas au corpus

Peut-être ne s'agit-il pas d'une thèse mais d'une possibilité. Elle émerge dans la mesure où la notion de corpus reste empiriquement liée à une collection d'objets de référence, et l'intertexte repose aussi sur une collection d'objets-textes. La question devient donc délicate, dans la mesure où la proximité entre les deux surgit d'une opportunité définitionnelle. On comprend les raisons pour lesquelles elle est même sporadiquement attestée.

Le corpus est une donnée de travail. Son type est celui d'une encyclopédie, seulement il subit une inflexion par projection dans un domaine particulier. L'intertexte correspond à un choix. Il est volontairement limité. Mais l'intertexte convoque surtout un processus de choix sémantique. Sans doute, la différence peut sembler secondaire. Et surtout affaire de conditions et de style du travail interprétatif. Peut-être aussi de sensibilité. Un exemple peut faire ici l'économie de longs développements¹⁵. Il est emprunté au style herméneutique des premières écoles néoplatoniciennes.

Il est difficile de faire comprendre au non initié, en quelques lignes seulement, le style de vie du néoplatonicien « typique », une vie entièrement commandée par la philosophie. Sans prétention, je retiens quelques traits dominants, juste pour illustrer mon propos. Le néoplaton-

¹⁵ Je renvoie, pour le reste, à la contribution de L. Tanguy et Th. Thlivitis, ici même, et à leur développement sur le concept d'« anagnose », ainsi qu'à la bibliographie proposée. Le cadre est technique, mais remplit toujours sa fonction dans le présent contexte.

nicien « typique », donc, conçoit sa vie comme attitude, une attitude qui se résume dans un style de pensée, identifiable, entre autres, par les marques suivantes :

- i) Retour à la pensée classique, en particulier et en priorité à la philosophie de Platon, puis à celle d'Aristote. Platon, considéré comme le maître incontesté, le seul peut-être des philosophes à être arrivé si haut, se pose comme fin de toute conception. Lui, il a tout vu, simplement il n'a pas eu le temps de tout développer.
- ii) D'où la conception du style philosophique comme commentaire. Le néoplatonicien commente, il commente même abondamment. Ce qui signifie qu'il apprend très tôt à recourir à des sources, et faire donc usage systématique de bibliothèques étendues et organisées. Par ce fait, il est amené à vivre dans une préoccupation intertextuelle constante. Un trait qui est renforcé par l'attachement à la tradition : l'originalité, pour être acceptée, devait posséder tous les insignes de la tradition. Sinon, elle était suspecte et vue comme rupture. En d'autres termes, l'évolution normale de la pensée d'un néoplatonicien procédait par approfondissement de la pensée du maître divin. Jamais par rupture.
- iii) La volonté herméneutique, à quelques exceptions notables près, est coordonnée par l'idée, voire la conviction, d'une (re)conciliation définitive et indiscutable entre Platon et son illustre élève, Aristote. Au fond, le cursus néoplatonicien est dominé par un principe auquel tout élève doit souscrire : la philosophie d'Aristote sert d'initiation à la philosophie de Platon.

Ces idées, et notamment le programme qui se profile sous le troisième point, posent la question du choix. Les corpora — du moins les corpora initiaux — sont connus : c'est le corpus platonicien tout d'abord, et le corpus aristotélicien, ensuite. A l'époque de Plotin déjà, ils sont fortement systématisés, et bénéficient d'une riche tradition critique, tant orale qu'écrite. Mais, à les examiner de près, ces deux productions philosophiques contiennent plusieurs éléments hétéroclites (notes de cours, lettres, traités thématiquement divergents...), reflètent les évolutions de la pensée de leur auteur (le premier Platon est-il le même que le dernier ?), et présentent des problèmes majeurs de cohérence ou de conciliation au regard herméneutique qui les aborde. Parfois même d'authenticité. Tout ne dit pas tout, encore moins, ne prouve pas tout.

D'où la mise en place d'intertextes opérationnels. Leur efficacité est évaluée par leur impact sur l'argumentaire philosophique de la présomption de la continuité, voire d'unification, entre les deux philoso-

phies de référence. Ainsi, de tous les dialogues de Platon, seuls douze se trouveront dans le cursus néoplatonicien¹⁶. Et des nombreuses œuvres d'Aristote, seules trois familles « intéressantes » sont retenues : les écrits instrumentaux, les écrits pratiques et les écrits théorétiques¹⁷. Dans les deux cas, cette extraction qui est à la source de la constitution de l'intertexte, n'est pas sans plus. Elle bénéficie d'une organisation thématique, commandée par les impératifs pédagogiques. Ainsi, on ne lit pas n'importe quelle œuvre d'Aristote en première année. On commence bien entendu par l'*Organon*, plus précisément par les *Catégories*, en procédant des écrits (considérés comme) instrumentaux aux écrits proprement philosophiques (on termine le cursus aristotélicien avec sa *Métaphysique*), en passant par les écrits moraux et plus généralement pratiques, dans un double mouvement qui va du technique à l'intellectuel et du sensible à l'intelligible. Cependant, cet intertexte doit être compris comme quelque chose de dynamique, dans la mesure où il est le siège de génération d'une famille d'autres intertextes, conçus *ad hoc*, précisément pour répondre à diverses questions posées occasionnellement. Ainsi, on ne lit pas non plus directement les *Catégories* mais en suivant une procession rigoureuse : tout d'abord l'*Isagogé*, un traité introductif de Porphyre, main droite de Plotin et éditeur de ses œuvres. Et même ce traité était précédé d'une introduction générale en quatre points (sorte d'introduction générale à la philosophie) et d'une introduction spécifique en huit points (sur le but du traité, son utilité, son authenticité, sa place dans l'ordre de lecture, sur la raison de son titre, sur la partie de la philosophie à laquelle il appar-

¹⁶ Explicitement : *Premier Alcibiade*, *Gorgias*, *Phédon*, *Cratyle*, *Théétète*, *Sophiste*, *Le Politique*, *Phèdre*, *Le Banquet*, *Philèbe*, *Timée*, *Parménide*.

¹⁷ On ne trouvera donc point les lettres d'Aristote, ses recherches sur les animaux et les plantes, certains dialogues etc. Plus avant, chacune de ces trois classes est également subdivisée en trois sous-classes, chacune fonctionnant comme un intertexte local orienté par le même schéma et le même but pédagogique. Par exemple, les écrits instrumentaux se partagent en « écrits qui portent sur ce qui précède la méthode » (*Catégories*, *De l'interprétation*, *Premiers Analytiques*), en « écrits qui portent sur la méthode » (*Seconds Analytiques*), et en « écrits qui prennent l'apparence de la méthode » (*Réfutations Sophistiques*, *Topiques*, *Rhétorique*, *Poétique*). Le système évoluait avec le temps, mais sa trame profonde restait stable. Cf., relativement, I. Hadot, Simplicius, *Commentaire sur les Catégories*, E.J. Brill, Coll. *Philosophia Antiqua*, 1990.

tient, sa division, et sur la forme d'enseignement qu'il nécessite). Puis le même schéma se reproduisait pour chacun des traités ordonnés d'Aristote (une *introduction générale* en dix points sur la philosophie d'Aristote, suivie d'une *introduction spécifique* en six ou sept points, suivant l'époque et l'école, sur le traité en question)¹⁸. Ce n'était qu'après cette épreuve intertextuelle que l'aspirant philosophe avait le droit d'aborder le traité suivant. Il passait, par exemple, des *Catégories* au traité *De l'interprétation*¹⁹. Le cycle continuait à l'identique jusqu'au dernier traité choisi du maître du Lycée (la *Métaphysique*).

Le cursus platonicien faisait également appel à une structure analogue.

Cet exemple pourrait nous aider à localiser la différence entre corpus et intertexte : elle serait à rechercher dans le fait que le premier est une donnée tandis que le second formule un choix, et même un processus intentionnel, orienté, qui engage la matière textuelle en vue d'un travail interprétatif qui se pose comme horizon *a priori*.

3. L'intertexte comme qualité

Mon terrain apparaît désormais quelque peu déblayé. Le dernier exemple y a sans doute grandement contribué. Je peux enfin parler de la qualité de l'intertexte, mieux même, de la qualité texte / intertexte dans l'assistance de type philologique à la compréhension d'un texte. J'aborde ainsi le thème de l'être intertextuel directement (et non pas par la médiation de sa composition).

Tout de suite j'annonce et même je précise que j'unifie dans ma conscience les deux manières d'être d'un intertexte, en faisant basculer, éventuellement, la dialectique donné / construit du côté du construit. Je veux dire, que face au doute, sans conteste légitime, de la provenance d'un intertexte, qui peut être soit donné *a priori*²⁰ soit construit par le

¹⁸ Qu'en est-il de la critique cognitive moderne et bien sûr originale des *Catégories* ?

¹⁹ Mais nous (l'illustre E. Rosch la première peut-être), contre le traditionalisme académique désuet, désinvoltes et forts par cette à-tout-prix-originalité qu'on recherche et qu'on nous réclame, nous avons préféré abréger le raisonnement. C'est vrai, après tout, les *Catégories* ne peuvent qu'être cognitives...

²⁰ Comme, par exemple, dans le cas d'un commentaire, pour lequel on fixe les ressources textuelles de manière explicite (à visée pédagogique, notamment)

lecteur, je tranche pour l'intertexte construit. Cette décision repose sur le constat que même dans le premier cas, rien ne peut garantir l'utilisation effective de l'intertexte donné, ni qu'on n'utilisera pas d'autres textes en dehors des textes donnés, soit implicitement soit explicitement, ni même que notre utilisation en sera pondérée. L'intertexte dans ce premier cas est une recommandation qui permet d'établir, le cas échéant, des critères d'évaluation de l'interprétation demandée en exercice. Mais dans les deux cas, le trait unificateur est qu'il y a la même volonté de comprendre en se reportant à des données d'une société des textes.

De l'autre côté, je persiste volontairement à une image unifiée des types d'intertexte qu'on peut dégager, en le considérant comme fourniture extra-textuelle suivant sa seule propriété, somme toute remarquable, de promouvoir un projet de compréhension. Ainsi, lorsque G. Genette propose, dans le cadre d'une étude sur la généricité des textes (au sens de la typologie de leurs genres, qu'il nomme *transtextualité*), de distinguer quatre formes majeures d'interaction entre données textuelles, je ne retiens que ce distillat relationnel des structures sémantiques repérées et mises à contribution pour la compréhension²¹. Dans tous les cas, indépendamment de la fonction spécifique occupée dans l'organisation de la matière textuelle, on n'a que des rapports de texte à texte, même si ces relations se réalisent souvent avec des portions limitées de texte, ou sous des rapports qualifiés entre leurs structures logiques, leur statut textuel ou leur position dans un ensemble indivis de production textuelle. La typologie de l'intertexte est un chapitre à part entière qu'il serait plus prudent de ne pas tenter sans une théorie des genres²².

En fait, donné ou construit, d'un type ou d'un autre, l'intertexte est omniprésent et stable fonctionnellement. Eco remarque, précisément,

²¹ En effet, Genette propose de distinguer la *paratextualité*, qui rapporte un texte à son titre et sous-titre(s) et plus généralement son contexte externe, l'*intertextualité* proprement dite, réduite à la citation, l'allusion, la référence etc., l'*hypertextualité* qui concerne l'imitation ou la transformation entre deux textes ou entre un texte et un style etc., et la *métatextualité*, qui fait essentiellement référence aux rapports entre un texte et son commentaire (cf. G. Genette 86, pp. 89-159 (le chapitre XI de l'article est un bijou) ; cf. aussi, J.M. Schaeffer, *op. cit.*, pp. 185 ss.).

²² Cf., relativement, l'article de F. Rastier et de B. Pincemin, ici même.

qu'« aucun texte n'est lu indépendamment de l'expérience que le lecteur a d'autres textes. La compétence intertextuelle représente un cas spécial d'hypercodage et établit ses propres scénarios »²³. Cette remarque postule à mes yeux plus que l'omniprésence de l'intertexte : la reconnaissance au couple texte / intertexte tant du fait que de la condition interprétatifs. Leur séparation n'est donc due qu'au seul souci analytique. Ainsi, constamment un texte suscite-t-il un intertexte. Où il se fonde, pour établir sa possibilité interprétative. Mais aussi où il se fond, pour se réaliser et s'accomplir en tant qu'entité porteuse de sens.

Il n'y a pas de mot, ni de phrase sans texte. Il n'y a pas non plus de texte sans intertexte. Si les mots, sont en réalité les passages, les moments d'arrêt, les détroits et les cols d'un texte, le texte serait aussi le passage ou la projection d'un intertexte. Souvent implicite, voire hypothétique, parfois carrément imaginaire, un tel intertexte n'en est pas moins opératoire. Même lorsqu'il est lacunaire, réduit ou pauvre, il sera possible de contester sa valeur en matière d'assistance sémantique, de proposer des remèdes à ses carences d'insuffisance ou d'impertinence, mais rien ne pourra mettre définitivement en doute son existence, et sa nécessaire présence.

Choisir un intertexte revient, en fait, à (se) choisir une matrice de compétence interprétative. Ainsi que le cadre d'action de sa performance interprétative. Mais aussi un mode de légitimation du rapport entre sa compétence et sa performance interprétatives. C'est, en quelque sorte, une tentative pour poser les repères et les conditions de fonctionnement d'un programme d'interprétation. L'intertexte limite drastiquement le régime de la justification en conformant la plausibilité qu'escompte toute interprétation à un espace désormais expérimental, ouvert au partage. Il permet, dans une certaine mesure, de rendre le protocole de l'expérience interprétative reproductible. Précisément, en s'efforçant d'explicitier ses raisons et les parcours qui permettent son institution et sa justification, elle devient sujette à réfutations. Cependant, par cette forme de limitation, il n'appauvrit pas. Il débouche au contraire sur d'autres richesses, qui prennent typiquement la forme de codifications originales des rapports d'opposition et d'approfondis-

²³ Eco, *Lector in Fabula*, Grasset et Fasquelle, 1985, p. 101.

sement. Car la limitation est une des conditions, et même majeure, du déploiement de la pensée herméneutique.

Je le disais tout à l'heure, l'intertexte vise la « réalisation » d'un texte particulier du point de vue de son interprétation, de la même manière que la société, ou, de manière plus opératoire, le groupe social, réalise l'homme singulier. Il prolonge aussi le principe herméneutique de la détermination du local par le global : la nouvelle globalité, qui détermine désormais le texte entier, c'est précisément l'intertexte. Cependant, texte et intertexte ne s'opposent pas comme individualités que d'un point de vue logique et opératoire. En réalité, tant l'un que l'autre ne sont que deux moments du même être sémantique, saisi dans un même acte interprétatif. Sous sa forme ostensible, on le comprendra comme société — société vivante — des textes.

En effet, entre texte et intertexte il y a constamment un commerce, une négociation permanente. Ils ne sont pas réglés, normés une fois pour toutes. Mais convoquent sans cesse l'homme pour le sacrer mesure. L'homme individuel, bien sûr, mais aussi, l'homme sociétal, l'homme culturel, l'homme historique, parfois même, caché au fond de tout, « l'homme anthropologique ».

On aboutit ainsi à un postulat qui peut sembler paradoxal : ce qui est bon, ce qui est pertinent *dans* le texte se trouve *en dehors* de lui, prenant la forme d'une configuration orientée de son extériorité textuelle. Cette vision, tant théorique que pratique, qui prône la primauté de l'intertexte peut aussi apparaître hérétique.

Quoi donc, l'essence du texte serait-elle en dehors de lui ? C'est une position qui a tout pour révolter puisque foncièrement contraire à la bonne tradition des essences. Modérons toutefois un tel propos : l'intertexte n'est pas l'essence — fût-elle sémantique — du texte mais une occasion de sa clôture et une norme de sa plausibilité interprétatives. Une clôture et une norme bien entendu toutes relatives, dont les unités de mesure restent définitivement subjectives ou se mesurent en forme de degrés de conviction²⁴. L'intertexte, dirions nous avec notre com-

²⁴ Mais en réalité, pour revenir à la question, l'intertexte n'est pas en dehors du texte dans la mesure où ce dernier est toujours en lui. S'il y a un analogue qu'on pourrait dresser entre les deux, ce serait, probablement, le rapport du corps (texte) à l'âme (intertexte). Mais dans un esprit non pas cartésien qui suppose leur séparabilité et

préhension moderne, serait la *forme* du texte. La forme sémantique, entendons-nous. Cependant, cette forme n'est unique que si le lecteur est fixé, et saisi à un moment particulier de sa lecture, où ses objectifs de compréhension sont déterminés et décorrélés de la praxis de compréhension toujours et constamment en progrès.

Il serait par conséquent plus judicieux de comprendre l'intertexte comme excédant la forme unique d'un texte pour devenir le réservoir d'une famille de formes. Un réservoir nécessairement ouvert et vivant pour permettre que d'autres corps (comme la lecture, le but, la culture...) puissent également vivre, se développer et, éventuellement, se multiplier. L'intertexte, donc, est l'âme, mais l'âme nécessairement multiple, d'un texte.

Et puisqu'on parle du loup... Un deuxième exemple, tiré précisément du sort que nous avons réservé — nous, scientifiques modernes — à l'interprétation des *Catégories*, le premier traité de l'*Organon* du corpus aristotélicien, éclaircira mieux mon propos. On se souviendra que, depuis la verve cognitive des années 70, le terme a joui d'une exceptionnelle popularité dans un contexte toujours cognitif. Mais, en parlant de « catégories », Aristote ne pensait aucunement aux catégories de la cognition humaine, telles que nous les entendons aujourd'hui, héritées d'une épistémologie qui doit beaucoup au développement de la psychologie expérimentale. Du moins, pas directement. Il voulait, semble-t-il, parler seulement de ce qu'il avait toujours comme thème d'étude, l'Être, dans sa préoccupation personnelle sur les fondations de la science²⁵. Cette idée est corroborée par d'innombrables commentaires qui ont immédiatement suivi l'édition de l'*Organon*. Tous, sans exception, s'attardent surtout sur l'applicabilité ontologique du terme : s'agissait-il des mots et des significations associées à des mots, ou bien faudrait-il également considérer les *choses*, les *réalités* auxquelles se

leur indépendance. Je me permets de rappeler que, pour Aristote, l'âme est la forme du corps (*Traité de l'Âme*, II, et *passim*). Certes, même une telle affirmation nécessite beaucoup de ressources pour être saisie et évaluée à sa juste mesure, au sein de la dynamique des idées à laquelle elle participe. Et dans tous les cas un intertexte. Mais je n'utilise ici cette référence que comme une vague analogie pour motiver ma pensée.

²⁵ Cf., par exemple, P. Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, PUF, 1962 (plusieurs rééditions depuis).

référerait de telles associations entre contenants et contenus²⁶ ? Plotin, qui écrit au III^e siècle de notre ère, dans son *Ennéade VI.1* (42), sur *les Genres de l'Être*, lui adresse une critique qui se limite aux préoccupations seulement philosophiques, et porte, plus précisément, sur la véritable dimension de l'être visé par la notion de catégorie. Aristote, dira-t-il, s'est trompé de niveau d'être, puisque les dix catégories qu'il propose²⁷ concernent peut-être le monde sensible mais point le monde « supralunaire », qui est le véritable monde de l'être. Et, en réfutant les catégories aristotéliennes, il finit par en proposer d'autres, qui d'ailleurs ne sont que les cinq catégories du *Sophiste* de Platon²⁸. Quoi qu'il en soit, à aucun moment nous ne rencontrerons le moindre rapport du terme avec le sens moderne des catégories.

Il y eu de toute évidence, un triple effet :

- i) celui de l'avènement d'une traduction du terme ancien par « catégorie²⁹ »,
- ii) celui de l'incidence homonymique entre les occurrences ancienne et moderne du terme,
- iii) celui d'un intertexte aux intentions critiques cognitives et donc, aux connotations seulement modernes, qui excluait toute autre possibilité interprétative, l'égard dû à l'auteur, à son époque, à l'état de pensée dans lequel il vivait, a été déplacé pour céder la place à un sentiment d'évidence interprétative. On a fustigé³⁰ le modèle aristotélien des catégories de la cognition, rigide et logique puisque fondé sur le test des conditions nécessaires et suffisantes (!). Considéré désormais comme le « modèle traditionnel » en la matière, il est devenu, à la lueur des structures de la typicalité, en l'espace de quelques années seulement, après

²⁶ Une interrogation qui ne manquera pas de nous rappeler une illustre critique du concept de signe saussurien : E. Benveniste, « Nature du signe linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, vol. 1, ch. IV.

²⁷ *La substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession, l'action, la passion.*

²⁸ *L'être, le même et l'autre, le repos et le mouvement.*

²⁹ Terme qui, dans l'original, à se fier du moins à ses commentateurs même les plus tardifs, signifiait « attribution », « prédication », voire, dans un contexte juridique, d'où il est emprunté d'après le témoignage de Simplicius, « accusation » ; d'ailleurs, le titre n'est pas dû à Aristote mais à ses éditeurs.

³⁰ E. Rosch la première et à plusieurs reprises dans ses écrits ; mais la littérature a été abondante depuis.

vingt-cinq siècles de domination, l'image centrale du diable de la cognition.

On enfonçait une porte, fermée hermétiquement depuis des siècles. Mais, en réalité, il n'y avait que la doxa de la chose, mais pas la chose : il ne s'agissait pas d'une porte fermée — même pas d'une porte d'ailleurs. La faille intertextuelle a suffi pour la construire, la poser, et même l'imposer comme telle. Fermée. Et le mur autour.

On aura déduit de notre triste exemple que la question de l'intertexte se pose même lorsqu'on ne la pose pas explicitement³¹. Même dans le cadre d'une sémantique lexicale qui projette toujours de se libérer de la nécessité de l'intertexte³².

³¹ Cependant, une interprétation erronée, voire aberrante, peut toujours conserver sa capacité productive. Il suffit, pour notre exemple, de jeter un coup d'œil sur la production concernant le thème des catégories en général, et de la typicalité en particulier ; même si elle s'est depuis quelque peu essoufflée, elle reste encore présente.

³² Il ne faut pas non plus croire que l'intertexte est nécessaire seulement pour un texte, ou, éventuellement, pour les noms communs. Même les noms propres le réclament. Ulysse, Médée ou Orion n'ont pas nécessairement un sens stable dans tous les contextes d'occurrence. Laissant Ulysse, trop symbolique pour être contenu ici, et Médée, qui hante la conscience maternelle post-PACS, il n'est pas sûr que l'on puisse accéder au contenu, et donc au vécu auquel se rapporte le « simple » nom de la constellation d'Orion, chez une population agricole aux temps d'Hésiode ou d'Homère, à ses multiples investissements mythologiques (le mythe de sa naissance, par exemple, de son amour avec Aurore ou avec Artémis, la poursuite des Pléiades, son désir pour Merope, le coup qu'Oenopion lui a joué, son aveuglement, ses rapports avec Asclépios...), à ses développements poétiques, éthiques ou pédagogiques, pour ne pas parler de ses récupérations métaphoriques, autant de faits sémantiques (de « *praxeis* textuelles » ai-je envie de dire) qui n'ont rien de direct avec les étoiles. Voici un premier intertexte que j'ai dû étudier récemment dans un objectif différent : Homère, *Iliade* 18.486, 22, 25. *Odyssée* 5.121 ss, 270 ss ; 11.572 ss, 310. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 598-620. Euripide, *Hécube* 1100, *Hélène* 1490, *Ion* 1150, *Le Cyclope* 210. Aristote, *Météorologiques*, 2.5.4, 26.13. Pindare *Isthmique* 4(3).84, *Néméenne* 2.19. Hygin, *Astronomie Poétique*. Parthénios *Erotica Pathémata*. Strabon, 404 ss. *Epicorum Graecorum Fragmenta* 89. Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* 1.4.2 ss. Eratosthène, *Catastérismoi*. Virgile, *Enéide*. 10.763 ss. On comprendra que les noms propres utilisés souvent par les auteurs, même de manière en apparence aberrante (J. Joyce, dans le *Finnegans Wake*, par exemple) peuvent avoir un effet parfaitement analogue à celui des noms communs.

Certes, le recours à l'intertexte ne constitue pas la panacée sémantique. Il ne donne pas non plus droit à une méthode universelle. Simplement, il se veut une attitude surtout pratique (même si elle peut devenir théorique), face à la question de la compréhension. Donc du sens. Il est le seul à pouvoir, d'une certaine manière, valider la portance d'un sens, lorsque l'environnement sémantique et ses unités sont éloignées de nous. Sa visée est l'égard à un vécu, à une praxis, à un mode de comprendre, donc à un monde, et à une manière de vivre ce monde. Mais, en réalité, tout texte est plus ou moins éloigné de nous. Si la philologie, en particulier classique, a privilégié l'étude des cas d'éloignement temporel, elle n'a pas épuisé le champ des qualités possibles de la distance. Cet éloignement peut non seulement être temporel, mais aussi spatial, social voire relatif à une pratique. Ces quatre dimensions (*diachronique, diatopique, diastratique et diapratique*) seront toujours concernées pour établir l'hiatus entre notre compétence interprétative et les conditions de production d'un texte³³. Globalement, il s'agit d'une distance culturelle, donc une distance qui n'a de sens que de manière métaphorique, et amène toujours avec elle la difficulté notoire de définir le culturel.

L'intertexte correspond donc à un besoin empirique. Mais tout besoin ne se définit pas seulement par son objet : il se définit également par les moyens et les techniques qu'il met en œuvre pour s'approprier son objet. La mise en place d'un intertexte prend ainsi la forme de tout un programme. Jamais complètement achevé, jamais parfait, toujours à modifier, à éteindre ou à restreindre, convoquant souvent des ressources interprétatives relevant de traditions différentes, sollicitant des moyens parfois étrangers ou hétéroclites, il ne cherche pas sa validité dans le génie déductif — qui n'est que son cadre — mais dans cette mesure qu'est la satisfaction d'une demande de compréhension, laquelle se réalise souvent comme sentiment de comprendre³⁴. En effet, c'est le

D'ailleurs, y a-t-il différence fondamentale entre nom commun et nom propre ? Cf. M. Noailly (éd.), *Nom propre et Nomination*, Actes du colloque de Brest, avril 94, (ouvrage publié avec le concours du CNRS, en dépôt à la librairie Klincksieck).

³³ On pourrait sans doute en rajouter d'autres ; par exemple une dimension relative à la disposition du lecteur.

³⁴ Mesure certes subjective, mais qui n'est pas sans nous rappeler le projet d'une science fondée sur la dynamique entre subjectivité et intersubjectivité.

lecteur qui décide toujours où arrêter le processus d'interprétation dans le champ de ce processus de fabrication de sens qui est le sien, et qui n'a pas vraiment de limites.

Un ou peut-être deux exemples, ici, renforceraient sans doute mon propos.

Dans l'analyse du traité 50 de Plotin proposée par P. Hadot³⁵, il s'agit de comprendre la doctrine plotinienne de l'amour. Quiconque a lu un peu l'œuvre de Plotin ou quelques commentaires sur sa vision philosophique, a vite le sentiment de comprendre son dessein dans ce traité. P. Hadot s'attache précisément à établir les emprunts intertextuels des thèmes majeurs qui fondent ce premier sentiment, somme toute logique et attendu³⁶. Le lecteur de cet essai est immédiatement convaincu par la cohérence et le poids des arguments apportés par le commentateur. Il se demande, d'ailleurs, puisque tout ce développement ne prend pas beaucoup de place dans l'étude, ce qui pourra être dit dans la suite. Mais précisément, en mettant le doigt sur la complexité des données platoniciennes sur lesquelles se fonde la conception de Plotin, P. Hadot procède à une reconsidération de la doctrine plotinienne, remarquablement plus fine, mais aussi singulièrement plus complexe que celle initialement exposée, avec laquelle elle ne se relie point par un lien de simple imitation³⁷. La satisfaction est plus qu'un problème de degré : c'est le trait qui définit mais aussi qui révèle rétrospectivement, une exigence de lecture, telle qu'elle apparaît, prioritairement, comme exigence de compréhension.

Cependant, il ne faut pas penser que cette façon de faire concerne la lecture dans le style de la philologie classique. Le deuxième exemple

³⁵ Plotin, *Traité 50* (III, 5), Cerf, 1990.

³⁶ L'amour (tout amour) en tant qu'amour de la beauté et du bien, l'amour pur et l'amour mixte, l'amour dévié de ses fins, l'amour substantiel et l'amour accidentel, son rapport avec le thème de la réminiscence platonicienne, et, bien entendu, la place de l'amour dans la montée de l'âme vers l'Esprit (rendu en français par « Intelligence » voire par « Nous » chez d'autres traducteurs).

³⁷ On remarquera que pour y parvenir il n'a pas utilisé un mais plusieurs intertextes chacun établi pour un objectif particulier. Il lui en a ainsi fallu un pour établir un manuscrit original, puis un autre pour mettre en place la traduction du texte, enfin, un dernier, non sans relation avec les précédents, sur lequel il a fondé son commentaire de « restauration » de la doctrine de Plotin.

s'en distancie notablement. Il est emprunté au roman policier de qualité. Il s'agit d'A. Christie, et plus particulièrement de son roman *Le meurtre de Roger Ackroyd*. Dans une étude remarquable, portant le titre « Qui a tué Roger Ackroyd », P. Bayard se met à l'ouvrage interprétatif³⁸. Dans le texte d'A. Christie il y a, bien sûr, un mort et le développement d'une isotopie de présomption de culpabilité établie et développée par l'interminable H. Poirot. Son originalité dans ce roman tardif reste, cependant, que l'essentiel des fonctions narratives est légué au docteur Sheppard, qui se voit démontrer sa propre culpabilité à travers ses propres productions textuelles (son journal intime), par l'intervention argumentative de Poirot. On imagine le travail d'A. Christie, qui, suivant ses habitudes, pratique diverses techniques de « désorientation isotopique » (notamment le voilement de faits, l'omission d'informations ou le développement de traits secondaires au détriment de traits essentiels) en cherchant à conditionner l'interprétation, si bien que la culpabilité du docteur Sheppard apparaît, à la toute fin du récit, comme plus que surprenante, même si elle est parfaitement acceptable (d'autant plus qu'il (se) l'avoue à lui-même, et finit par se suicider).

P. Bayard part au contraire d'un sentiment d'insatisfaction interprétative : en remontant les rouages du récit d'A. Christie sur la base d'un double intertexte emprunté à sa propre production bien entendu, mais aussi à diverses informations la concernant (articles, interviews, lettres...), il réussit à nous faire accepter le doute. Et même à plusieurs niveaux. Tout d'abord, parce qu'il n'est pas sûr que l'acceptation d'une culpabilité *démontre* la culpabilité même. Ensuite, parce que la technique interprétative de Poirot néglige un ensemble de faits tout aussi possibles. Enfin, parce que d'autres culpabilités peuvent également être posées, aussi légitimement, et face auxquelles celle proposée par Poirot n'a aucune autorité intrinsèquement préférable. D'ailleurs, en se reportant précisément aux informations intertextuelles issues de la vie d'A. Christie, P. Bayard montre qu'il n'est pas impossible qu'elle ait véritablement voulu créer par ce roman une œuvre ouverte à jamais. Même si le roman finit dans la clarté, cette clarté n'est qu'une option interpréta-

³⁸ Les Editions de Minuit, 1998 ; le texte cible bénéficiait déjà d'un riche environnement critique. Il avait déjà retenu l'attention de R. Barthes, de G. Genette, de A.J. Greimas, de U. Eco, etc.

tive, somme toute due à l'ingéniosité de Poirot, et ne s'établit qu'une fois qu'on a accepté de laisser dans l'obscurité de nombreux autres aspects.

C'est à ce point que l'étude de P. Bayard vient nous proposer une interprétation, et même un faisceau d'interprétations alternatives. Elles nous montrent toutes que la fragilité entre une interprétation normée et évidente, satisfaisant les prérogatives de l'opinion commune et un délire d'interprétation est toujours devant nous. Au fond, passer de l'une à l'autre n'est qu'une affaire de volonté, d'obsession peut-être, en tout cas de projet. Projet interprétatif, bien entendu, qui se consacre toujours comme le reflet d'une exploitation intentionnée d'un intertexte *ad hoc*. Ainsi, on admet que malgré le caractère définitif de la vérité révélée à la fin, le concept de vérité n'est qu'une implication de la stratégie interprétative choisie. Et que d'autres vérités sont autant possibles.

L'intérêt de l'étude de P. Bayard est qu'il arrive à nous satisfaire précisément en nous faisant partager sa non-satisfaction face à la conclusion du récit d'A. Christie, suivant une lecture « naïve », non intertextuellement sensible. Mais alors, on réalise que cette forme de satisfaction qui est générée en nous ne s'affirme pas comme certitude, mais précisément comme déploiement d'options interprétatives. Elle n'est pas satisfaction parce qu'on a fini par répondre aux besoins de la compréhension, en particulier, parce qu'on a rempli les exigences de cohérence entre faits relatés et culpabilité, mais parce que, précisément, on a compris le rapport entre les stratégies interprétatives et les visions du vrai. L'ouverture à laquelle conduit cette conscience est une forme de satisfaction, qui, justement, ne se fonde pas sur quelque chose de particulier, mais plutôt sur la reconnaissance de la puissance — mais aussi de la beauté — que recèle une compétence interprétative. Qui pourrait être la nôtre³⁹.

³⁹ Ainsi, le docteur Sheppard aurait pu s'effacer, précisément pour couvrir la culpabilité de sa sœur, avec laquelle on peut présumer une étrange relation fusionnelle ; Poirot, déjà retraité, peut avoir conduit le fragile docteur à l'acte final, précisément en usant (voire en abusant) de son prodigieux charisme qui s'exprime par le renforcement mutuel entre compétences interprétative, rhétorique et argumentative, toutes placées dans un cadre axiologique, marqué socialement et le mettant hors de tout soupçon. Ou pour couvrir quelqu'un d'autre (encore qu'à certains moments sa propre

On le voit, le rapport entre texte et intertexte est essentiellement explicatif. En quelque sorte, en prolongeant un texte dans son intertexte, on lui intègre les principes de sa propre explication interprétative. Elle est, bien entendu, à entendre de manière relative. Elle sera toujours subjective. Cette subjectivité doit être interrogée, cependant, dans le sens d'une intersubjectivité et non pas au sens d'une liberté absolue et incontrôlable. Précisément, l'intertexte permet le contrôle, en rendant claires les conditions du débat (qu'il soit dans le sens de l'approfondissement ou de l'opposition). Il correspond de cette façon non pas à une tentative de clôture du monde interprétatif qu'appelle la donnée d'un texte, mais sa clarification et sa communicabilité intersubjectives.

Ainsi, le régime qui règle les relations entre texte et intertexte est celui de la suggestion interprétative. Mais pas de la prescription, même si entre les deux (la suggestion et la prescription) on pourrait distinguer toute une variété de degrés, et même de modes. L'intertexte ne rend pas une interprétation obligatoire. Il contribue seulement à renforcer son degré de plausibilité. Et à le conformer à des protocoles de validation. Il canalise, et parfois contraint les possibilités de la compréhension. Mais il ne possède jamais l'autorité suffisante pour leur imprimer un caractère déterministe. Il explique seulement une interprétation en rendant partageables ses ressources (transferts de sèmes, mutations des structures, réajustements sémantiques, réorganisations des axiologies, recalibrages des thématiques...).

Du point de vue de son exploitation, il peut faire figure de modèle de productivité interprétative. Il fonde, de manière désormais rationnelle, claire et explicitable, cette tension que demande un problème, le problème de l'incompréhension nommément, pour aboutir à une solution. La solution n'est jamais plus que la dissolution de la tension : elle s'annonce comme sentiment, parfois comme conviction de comprendre quelque chose. Elle peut se vérifier, parfois, par la capacité d'expliquer, par l'aptitude du lecteur à justifier. Cependant, ce dernier

culpabilité ne soit pas exclue), voire par jeu, ou par perversion. Le récit supporte de nombreuses alternatives interprétatives si l'on prend la peine de le relire avec une autre intention.

n'est qu'une option. Dans tous les cas l'intertexte supportera, de manière égalitaire, tant l'opposition que l'approfondissement.

4. Le texte, l'intertexte, l'auteur et le lecteur

Jusqu'ici j'ai exclu tant l'auteur et le lecteur que leurs contrats. En les mettant également en scène, l'intertexte peut être envisagé comme la mesure de la volonté de coopération entre lecteur et auteur. Mais une volonté qui s'affirme du point de vue du lecteur au sens où c'est lui, en définitive, qui choisit le type et le contenu intertextuel, et ajuste ses normes. Certes, la fameuse *accommodatio* scolastique, toujours en vigueur aujourd'hui même si elle est peu ou autrement problématisée, et qui résume les efforts de l'auteur au moment de la composition pour contraindre les interprétations de son œuvre par les lecteurs potentiels, doit comporter des prescriptions intertextuelles pour se réaliser. Cependant, elles resteront seulement optionnelles.

L'intertexte, tant au moment de la mise en place des procédés de sa constitution qu'au moment de son exploitation effective, constitue un moyen, peut-être même une technique d'acculturation qui avance, le plus souvent, en même temps que l'interprétation du texte, à partir d'un noyau initial, plutôt restreint. Le certificat de reconnaissance d'une appartenance à une société marquée par le mode qu'elle élabore pour comprendre le monde⁴⁰.

Il y a sans doute plusieurs régimes et plusieurs niveaux de coopération entre auteur et lecteur. Clairement, dans la mesure où l'intertexte n'est pas posé ou simplement donné par l'auteur, il promeut la coopération entre les deux seulement du point de vue du second. Et ceci de plusieurs manières.

1. Ce n'est pas seulement l'auteur qui a le droit et la possibilité de créer, sur la base d'un modèle qu'il se construit de son lecteur. Le lecteur a également la possibilité de répondre en se construisant un modèle de l'auteur. En effet, un intertexte crée une sorte de miroir d'un miroir, escomptant la rencontre effective des images rendues par chacun.

⁴⁰ Cf. l'exemple tiré de la systématique de la lecture des néoplatoniciens, ci-dessus.

L'intertexte est, au fond, une réification d'une présomption sur l'auteur. Mais, en même temps, il est aussi l'image d'une subjectivité engagée sous forme de lecture pour préparer une rencontre avec l'auteur. Si un auteur construit un modèle de son lecteur, un lecteur, par le biais de l'intertexte, reconstruit un modèle de l'auteur. Mais, comme il s'engage dans cet intertexte, tant en le construisant qu'en l'exploitant comme source et assise de ses stratégies de lecture, il se résume à travers ce même intertexte, qui devient du coup modèle de lui. En deux mots, dans la coopération interprétative escomptée, l'intertexte réfléchit le modèle du lecteur à travers celui de l'auteur. La mise en place de l'intertexte est la réponse qui équilibre l'acte de l'écriture. Ainsi dévoilés et même redévoilés, auteur et lecteur peuvent apparaître plus que comme des hypothèses : comme des stratégies textuelles.

Bien entendu aucun intertexte ne garantit la rencontre sémantiquement effective de l'auteur et du lecteur. Mais il assure des conditions de leur rencontre productive. Et pose, plus avant, une sérieuse option pour la rencontre entre leurs modèles⁴¹. Il serait oiseux de rechercher à répertorier les conditions de succès d'un intertexte. Une telle question usurpe les droits d'un véritable problème à cause seulement d'un glissement métonymique. Ce n'est pas l'intertexte qui réussit mais l'interprétation qui se fonde sur lui. L'intertexte ne commande pas les conditions de réussite d'une interprétation. Il précise seulement son type de fonctionnement, et ses contraintes.

2. L'intertexte possède en germe, sous forme de ressources textuelles, des vertus explétives. Parfois même maïeutiques, du moins s'il

⁴¹ Certes un auteur peut ne pas postuler un modèle de lecteur, ou en postuler plusieurs. De même, un lecteur peut ne pas imaginer un modèle de l'auteur. Souvent, l'identification de l'auteur, sous forme de modèle de production textuelle, est déterminante pour les stratégies interprétatives. La phrase « les chambres à gaz ont été un détail de l'histoire » ne met pas en place les mêmes stratégies si elle est mise dans la bouche de personnes différentes, dont le statut est socialement identifié. Travailler un modèle de l'auteur ne signifie pas que ce dernier existe, qu'il est complet ou qu'il correspond à un référent « réel ». Il contraint, parfois même il détermine, un programme d'interprétation. L'intertexte serait ainsi une esquisse, une annonce de construction d'un tel modèle. Je me souviens toujours de l'enseignement de mon professeur de philosophie qui me disait qu'il est plus facile de savoir ce que les néoplatoniciens pensaient être l'esprit de Platon que ce qu'est l'esprit de Platon même.

est conçu comme un double dialogue, comme une sorte de commerce sémantique entre les textes constitutants et le texte cible, d'un côté, et de l'autre, entre la donnée textuelle globale qu'il constitue et le lecteur⁴². S'il est vrai que l'intertexte suppose une compétence, son exploitation arrive, rétrospectivement à la provoquer, à la stimuler, à la consolider, souvent aussi à l'affiner⁴³.

3. L'intertexte peut réparer d'une certaine manière la panne interprétative. Ou, précisément par un bricolage sémantique plus ou moins réussi, faire face au déficit interprétatif⁴⁴. Par ailleurs, il peut faire obstacle au malentendu, en le contraignant, bien sûr, mais aussi, en mettant à disposition des moyens sémantiques pour le réduire. Par cette même qualité, il peut également faire obstacle aux interprétations aberrantes. Mais, encore une fois, il ne maîtrise pas leur éradication définitive.

⁴² Cette maïeutique, certes reconstituée, sans doute incomplète, peut cependant bénéficier des assistances extérieures, humaines ou non. Cf., encore, la contribution de L. Tanguy et Th. Thlitis, mais aussi celle de F. Rastier et B. Pincemin sur la question.

⁴³ Ces deux points pourraient être vus comme une reformulation de la conception bakhtinienne de la « compréhension responsive active » ; cf., en particulier, M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 282 sq., 362 sq. En effet, l'intertexte serait l'annonce d'un projet de compréhension active qui ne se résume pas à la duplication des intentions de l'auteur mais consiste plutôt en une construction abstraite qui supporte plusieurs voix (*ibid.* p. 323). Pour Bakhtine la duplication du vécu est chose impossible. Le point fondamental dans une compréhension responsive active est cette « immanentsation » de la vision de l'auteur comme élément de connaissance du lecteur (*ibid.* p. 37 sq.). Ainsi, l'extériorité de l'intertexte et son caractère d'instrument dialogique sublimé n'est au fond qu'un corollaire de cette extériorité nécessaire à la compréhension : cf. M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 282 sq. Une extériorité qui pose, rétrospectivement, le dialogue comme condition de communication. Mais pas de fusion. La rencontre entre auteur et lecteur ne sera pas une rencontre à l'identité : chacun conservera à jamais l'intégrité de son unité. Dans une telle vision, l'intertexte pourrait être vu comme la délimitation des frontières entre les deux instances de la communication non pas pour séparer mais pour garantir la conservation de leur identité. Mais en même temps, aussi, le support et la motivation des modes d'échange, sous forme dialogique, entre modèles de l'auteur et visions du lecteur : l'intertexte répond à des questions posées, et en stimule de nouvelles.

⁴⁴ D'où son intérêt dans les exercices scolaires, qui peuvent être conçus comme stages pour « bricoleurs sémantiques ».

4. L'explicitation de l'intertexte est garant d'une certaine scientificité interprétative, dans la mesure où sa mise en place et sa communicabilité rendent une interprétation partageable. Il clarifie le terrain du face-à-face interprétatif en le rendant accessible aux regards extérieurs. En effet, une lecture qui expliciterait son parcours non seulement à travers les structures textuelles mais aussi les structures intertextuelles, offrirait une image claire, du moins une image moins fuyante de la compétence interprétative du lecteur et proposerait, en même temps, une grille d'appréciation, d'évaluation aussi de sa performance.

L'intertexte pose donc un authentique canevas pour la coopération interprétative entre l'auteur et le lecteur. Souvent hypothétique, parfois simplement présomptueux, ce canevas ne sera jamais en soi vain, jamais en soi redondant.

5. Conclusion dialectique

Je dois conclure. Cher ami, au moins à ce moment ultime, enfin, revenez, réapparaîsez... Aidez-moi...

— Je suis là... J'ai toujours été là, infaillible récepteur de votre discours. Je vous ai écouté avec intérêt. Voulez-vous maintenant que je fasse la conclusion pour vous ?

— Ce serait trop vous demander... Au moins m'aider...

— Précisément, en vous écoutant, je me suis fait une idée étrange : qu'il serait intéressant de considérer les différentes parties de votre monologue comme un intertexte. Vous seriez ainsi tout simplement mon auteur, et moi votre lecteur... En vous écoutant, dis-je, j'ai cru comprendre que la problématique de l'intertexte doit se comprendre probablement plus comme une attitude générale — dois-je dire universelle ? — que comme une doctrine sémantique. Il est bien sûr possible que je me trompe, mais cette idée me satisfait... Corrigez-moi, s'il vous plaît si...

— Bien sûr que non... Votre satisfaction sera mon gage.

— Le thème de l'interprétation reçoit probablement, du moins d'après ce qui vous dites, mais surtout d'après ce que j'entends, par le biais précisément de l'intertextualité, un infléchissement qui fait mieux ressortir sa forme dynamique. En sémantique, comme ailleurs, on

recherche beaucoup cet élément dynamique qui sous-tend le sens pour l'investir à nos théories. On en parle encore plus. Mais, il faut l'avouer, on n'a pas de modèle dynamique authentique du sens. Encore moins du concept de la compréhension. On a des modèles qui proposent des transformations, sans doute, mais pas le correspondant exact d'un « dynamicisme » retraçant les phases des mutations du comprendre. L'intertexte en proposerait-il un ? Je ne serais pas loin de dire oui...

— Dites, alors. Mais expliquez aussi.

— Car, au fond, le véritable apport de l'intertexte est la communion à un mode, à une façon de faire, d'agir, donc de comprendre. Donc de construire et déconstruire les mondes. En définitive, d'être. Nous *sommes notre action* pour comprendre...

— Vous le dites mieux que moi. Moi, je dirais simplement que la mise en place d'un intertexte est l'annonce d'une volonté de comprendre...

— Entendu, même si son résultat finit par décevoir à la fin... Même s'il trahit ses promesses... Personnellement, je vois dans l'intertexte un facteur de constitution de la *dispositio*, i.e. de cette sensibilité réceptive dont peut témoigner le lecteur dans le projet de capture et de traitement de structures sémantiques. C'est, comme il est dit ailleurs, une sorte d'« aboutness », ce quelque chose qui est autour du texte, et mieux même, ce quelque chose qu'on pose pour être son autour. Si une authentique communication nécessite un *entour*, une authentique lecture nécessite un *autour*. Autrement dit, pour moi, l'intertexte serait une sorte de projection textuelle de l'entour. Cependant, je trouve que vous avez sous-estimé « le thème du thème », je veux dire, vous avez peu parlé des rapports de l'intertexte avec la dimension thématique.

— La conclusion serait-elle une occasion pour le faire ?

— En peu de mots alors. L'intertexte, tel que vous l'avez décrit, apporterait, me semble-t-il, des spécifications thématiques de l'extérieur, à plusieurs niveaux et lieux de l'organisation textuelle. Cela peut suivre tant une optique de parachutage de vivres sémantiques qu'un plan déterminé d'action concerté sur le terrain même du texte. Ce faisant, il autoriserait des présomptions sémantiques originales, qui convergeraient, normalement, vers ce type d'organisation de la cohérence interprétative que sont ou que font les isotopies. Le « thème »

serait, en quelque sorte, la monnaie du commerce fondamental, sorte de dollar ou d'euro sémantique. Son cours s'établirait par (mais aussi comme) ce mouvement d'aller et de retour entre texte et intertexte et dont le terme de clôture est attendu comme satisfaction de l'investisseur-lecteur. Tiens, vous parliez d'ailleurs de ma satisfaction...

— Merci de vous en souvenir...

— Je continue ou bien on s'arrête à celle-là ? Elle est d'ailleurs suffisante...

— S'il vous plaît !

— Repenser le texte, donc, le retrouver, le sentir comme corps (peut-être local mais pas pour autant partiel), corps d'une société de textes qui fonctionne sur le mode individuel avec des principes vitaux empruntés à une pratique interprétative communicable et partageable, recouper par la médiation de l'intertexte le mode qu'on appelle philologique, pour s'en approprier le dessein et la méthode, c'est retrouver et se donner de nouvelles attitudes d'autorisation. De légitimation aussi.

— C'est retrouver aussi une identité à travers l'histoire...

— Je ne vous le fais pas dire. J'allais précisément y venir. Pourquoi cet arrêt de l'histoire dans la sémantique ? Est-ce le signe d'une entropie sociale qui se distinguerait par la mise en exergue de l'individu et le voilement du reste du tissu social ? Mais alors, c'est quoi *notre* histoire de la sémantique ? Et c'est quoi notre histoire sémantique ? Le texte, et son l'intertexte, conçus comme le couple indissociable du comprendre, feraient ainsi le chemin pour rétablir les conditions de santé d'une sémantique linguistique qui renoue avec le temps de la culture par le biais de la textualité. Peut-être permettraient-ils d'éviter l'exode d'une linguistique lexicale, atomiste et combinatoire, et presque inconditionnellement livrée aux sirènes du logico-calculatoire.

— Dois-je comprendre que vous n'aimez pas la sémantique lexicale ?

— Mais si ! Mais si ! Simplement, j'ai toujours compris le terme « sémantique lexicale » comme un oxymore. Je vous assure, j'adore les oxymores. Vous savez, le mot, seul, est violent ; et il nous fera toujours violence, peu importe notre théorie. Le texte est pourtant puissant, on peut espérer quelque chose de sa puissance pour l'ordre sémantique. Et l'intertexte fort. Il nous pousse à la thèse philologique de la sémantisa-

tion du texte. Une thèse qui ne cherche pas à usurper un pouvoir, usant, éventuellement, de la faiblesse théorique en la matière aujourd'hui. Elle dit, tout simplement, ce qui avait toujours été dit : que le texte n'est pas un mais pluriel. Il n'est pas celui-ci mais ceux-là.

- Mais il y a bien un divorce entre la linguistique et la philologie...
- C'était, à mon sens, un divorce non pas de raison mais de force.
- Pour faute ?
- Peut-être. En tout cas, l'histoire pourrait nous renseigner d'un

mariage organisé autour d'un ensemble de relations dissymétriques. Les deux parlaient de communication mais ne la comprenaient pas de la même manière. La linguistique a décidé de communiquer par la structure, au point de la considérer comme unique modalité de l'échange. La littérature, se sentant vieillir, a préféré se replier sur elle-même, et communiquer par un discours interne. Mais qui a récupéré les enfants ? Qui exerce encore l'autorité parentale ? Et qui a légiféré avec justice sur le partage du patrimoine (en l'occurrence sémantique) ? L'intertexte peut faire, me semble-t-il en vous écoutant, office de juge de conciliation. Ou, mieux, d'enfant qui réussit la réconciliation de ses parents. Il leur dit qu'il est toujours possible de rêver mais aussi de vivre un monde fait de textes... Exclusivement fait de textes. Ce monde, comme tout monde, recherchera, à sa maturité, sa propre clôture. Comme la clôture d'un mariage est l'enfant, l'intertexte occuperait la place près du foyer dans la nouvelle maison, cette nouvelle maison où l'amour apparaîtrait désormais sous la forme d'une sémiosis sans fin, et dont le régime par excellence se reconnaîtrait à la textualité.

Le couple texte / intertexte répond à des exigences radicales mais complémentaires empruntées à une *nouvelle vie sémantique*. Le texte annonce mais c'est l'intertexte qui confirme. Le texte formule mais, au fond, c'est l'intertexte qui exprime. Et plus avant, aide à exprimer. Le premier pose, parfois expose, le second dispose. Et surtout révèle. Non pas un objet, mais un sujet. Le texte dit, l'intertexte approfondit ou contre-dit. Parfois même il pré-dit. L'un parle, mais c'est l'autre qui converse.

Cependant, il faudra toujours distinguer deux choses : l'utilité de l'intertexte et le sens de cette utilité. Nous avons discuté essentiellement du premier. Le second me semble être précisément l'historicité,

revendiquée par le lecteur comme seule valeur de cette praxis qu'est le lire⁴⁵. Ce regard rétrospectif sur une structure de faits historiques sélectionnés, cette vision que l'on construit en choisissant des tranches d'une tradition pour en faire notre propre sensibilité... Mais surtout, cette appropriation sous forme de vécu et de culture de leur interprétation, voulue trait identitaire remarquable de nous-sujets. Mais c'est un tout autre sujet...

— Vous m'avez donné de l'appétit !

— Pourquoi n'irions-nous donc dîner ensemble ? Je vous invite. Nous pourrions ainsi reprendre notre discussion dans le cadre d'un sobre banquet... Et même, si notre cœur le désire encore, nous pouvons continuer, plus tard, marchant et discutant comme de vrais péripatéticiens.

— J'accepte volontiers. Qu'allons-nous donc déguster ?

— L'avez-vous déjà oublié ? L'homme est un mangeur de dieux, mon ami. Mais — vous le savez — pas seulement. Il est également, depuis toujours, un mangeur de sens. Vous venez de m'apprendre que l'intertexte est l'assiette du sens. Et que poser un intertexte, c'est poser les conditions d'une authentique gastronomie sémantique. Posons, donc, notre intertexte à nous !

— Après vous...

— S'il vous plaît !

⁴⁵ Cf., par exemple, H.G. Gadamer 1996, entre autres.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages dont les références sont intégralement fournies dans les notes ne sont pas cités ici)

- Eco, U. 1965, *L'œuvre ouverte*. Points. Seuil.
Eco, U. 1992, *Les limites de l'interprétation*. Grasset et Fasquelle.
Eco, U. 1996, *Interprétation et surinterprétation*. PUF.
Gadamer, H.G. 1996, *Le problème de la conscience historique*. Seuil.
Gadamer, H.G. 1982/91, *L'art de comprendre* (vol. 1 et 2). Aubier.
Gadamer, H.G. Article « Historicité » in *Encyclopaedia Universalis*.
Genette, G. (éd.) (1986), *Théorie des genres*, Seuil.
Kanellos, I. 1998, « Exégèse néoplatonicienne et sémantique de l'interprétation », *Protée* 26(1), 83-94.
Rastier, F. 1987, *Sémantique Interprétative*. PUF.
Rastier, F. 1989, *Sens et Textualité*. Hachette.
Rastier, F. 1995, « Communication ou transmission ? », *Césure* 8 : 151-195.
Rastier, F. 1990, La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique, *Nouveaux actes sémiotiques*, 9.
Ricœur, P. 1995, *Histoire et vérité*. Seuil.
Ricœur, P. 1995, *De l'interprétation*. Seuil.
Tanguy, L. 1997, *Traitement automatique de la langue naturelle et interprétation : contribution à l'élaboration d'un modèle informatique de la sémantique interprétative*. Thèse de doctorat, Université de Rennes 1.
Thlivit, Th. 1998, *Sémantique Interprétative Intertextuelle : assistance informatique anthropocentrée à la compréhension des textes*. Thèse de doctorat, Université de Rennes 1.